

LA RÉVOLTE DE 1907 DANS LA CHANSON D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Jean Sagnes¹

Près de huit décennies après la révolte des vigneronns de 1907, le grand public perçoit bien souvent encore cet événement majeur de l'histoire languedocienne et catalane ainsi que de l'histoire paysanne française à travers le fameux chant de Montéhus « Gloire au dix-septième »¹. Ce chant n'est toutefois qu'un exemple des nombreuses manifestations littéraires qu'a suscitées la révolte des vigneronns. Dans cet ensemble, la chanson occupe une place particulière car, plus que le roman ou le théâtre, elle a une fonction de propagande. En quelques mots, il faut énoncer des idées-forces pour faire passer un message simple et, de ce point de vue, le chant de Montéhus est une réussite. Mais la problématique générale qui sous-tend la chanson évolue dans le temps. Sans cesser d'être une arme dans le combat social et politique, la chanson consacrée à 1907 passe d'un genre à un autre, de la chanson-témoignage à la chanson-souvenir².

La chanson témoignage

Au moment même de la révolte, au cours de l'année 1907 ou aussitôt après, des chansons surgissent, écrites sous le coup des événements. Elles sont un des éléments de la lutte sociale qui prend son essor à partir du petit village d'Argeliers un jour de mars 1907. A cette époque, en France, la chanson politique et sociale est très vivante³. Tout événement politique suscite la verve de chansonniers professionnels et amateurs et ces derniers sont nombreux dans la région. Sur la révolte de 1907, nous avons répertorié 18 chansons, certainement les plus connues et en tout cas les plus accessibles. Il est très probable qu'il en existe d'autres. Malgré cela, ce corpus de 18 chansons nous paraît représentatif de ces œuvres de circonstance.

Treize de ces chansons sont antérieures au 21 juin, date de la mutinerie du 17^e et point culminant de la révolte, cinq seulement sont postérieures à cette date. Leurs titres sont particulièrement évocateurs. Les voici par ordre chronologique :

- *La Marseillaise des vigneronns* par Lou Manobro,
- *La Marseillaise des viticulteurs* par Auguste Rouquet,
- *Les Gueux de la vigne* par Aristide Bruant,
- *La Marselhesa dels vinhairons*,
- *Au 100e d'infanterie*,
- *Hommage à Marcellin Albert* (Air : Le Chant du départ),
- *La vigneronne* (Air de Charles VI-Chant de guerre),
- *La grève des vigneronns contre l'impôt*,
- *L'Internationale viticole*,
- *La Marseillaise des Corbières* par « Un poète dévoué à son cher Midi »,
- *Oui, Midi, bouge* par Léopold Dauphin, 17 mai 1907,
- *La grève de l'impôt* sur l'air de *L'Internationale* (fait le 6 juin 1907, Armand Monestier, poète, marchand forain, Pézenas),
- *A Marcellin Albert* (Er dou Canticou di Santo-Marquis de Baroncelli-Javon, Sánti-Mario-de-la-Mar en Camargo, 17 de jun de 1907),
- *Hommage à Marcellin Albert* (Air : La Charité de Fauré - Xavier Buisson, Montpellier, juillet 1907),
- *Gloire au dix-septième* (Paroles : Montéhus-Musique : Chantegrelet et P. Doubis),
- *Salut à Ferroul et au comité d'Argeliers, Chanson viticole* (Air : L'Insurgé - Respaut Louis, propriétaire à Corneilla-de-la-Rivière, Pyrénées-Orientales),
- *Chanson sur le retour de M. Ferroul de Montpellier et sur les victimes de Narbonne* par Pierre Moulis à Raissac d'Aude,
- *Le 17e à Gafsa* (Air : La Tonkinoise)⁴.

La moitié de ces textes sont signés et trois de ces signatures émanent de personnalités

connues : Baroncelli, Bruant et Montéhus. Le marquis de Baroncelli-Javon (1869-1943), poète occitan, est un félibre provençal, chantre de la « nation gardianne ». Aristide Bruant (1851-1925), chansonnier parisien, est un des maîtres de la chanson naturaliste chantant tout à la fois des chansons nationalistes et anti-ouvrières ainsi que des textes de revendication sociale. Quant à Gaston Brunswick dit Montéhus (1872-1952), il exprime également des idées humanitaires et socialisantes ainsi que des idées patriotiques. Il chante la résignation et depuis peu, en 1907, la révolte. *La Vigneronne* est tirée d'une pièce de théâtre antérieure à 1907 ayant pour auteurs le docteur Senty et le pharmacien Blanc, deux compagnons de Marcelin Albert **5**.

Des autres auteurs, nous ne savons rien. Cependant le choix des airs est une indication précieuse sur la personnalité de ces auteurs. Il y a quatre *Marseillaise*, deux *Internationale*, un *Chant du départ*. A l'évidence, le républicanisme voire le socialisme marquent ces hommes. Le ton est tragique à la seule exception du *17e à Gafsa*, chanté sur l'air de *La Tonkinoise* et dont l'auteur est un jeune mutin qui fait contre mauvaise fortune bon cœur.

Ces chansons s'adressent à un public bien précis. En premier lieu, à la population souffrante des vigneron, propriétaires et ouvriers confondus sous l'expression d'« Enfants de la viticulture » (*La Marseillaise des vignerons*), de « Gueux de la vigne », de « compagnons de misère » dont la vigne est « la mère nourricière » (*L'Internationale viticole*)... *La Marseillaise des Corbières* est plus précise et distingue les trois classes sociales de la viticulture : « Debout les ouvriers de la terre / Debout les artisans du sol / Debout les propriétaires ». Certains auteurs s'adressent aux soldats. C'est le cas de Montéhus : « Soldats », « Braves soldats du dix-septième » ou de l'auteur du *17e à Gafsa*. D'autres apostrophent les leaders avec admiration et familiarité : « Va, Marcelin, poursuis l'œuvre féconde » écrit X. Bouisson tandis que le second *Hommage à Marcelin Albert* déclare : « Tu te dresses comme un géant ». Deux autres textes s'adressent à Ferroul. D'autres chansons élargissent le débat à l'Occitanie sans toutefois prononcer le mot : « Fils du Midi, assemblons-nous » (*La Marseillaise des viticulteurs*), « Enfants du Midi de la Gaule » (*La grève des vignerons contre l'impôt*), « Pays du Midi de la France » (*La grève de l'impôt*), « Pauvre peuple du Midi » (*A Marcelin Albert*). Un seul texte s'adresse à l'ensemble des Français : « Il faut que de toute la France / Nos cris d'appel soient entendus » (*La grève de l'impôt*). Mais d'une façon générale, le Midi ne doit compter que sur lui-même.

Où chercher la cause des événements sinon dans la misère qui s'est abattue sur le Midi ? Le mot « misère » est présent dans plusieurs chansons. Dans les autres, si le mot n'est pas prononcé, la même idée est exprimée par la « famine » (*La grève de l'impôt*). L'auteur de la *Marselhesa dels vinhairons* emploie un vocabulaire plus imagé : « Te cal crebar dins la caganha ». Les responsables de cette misère sont les « fraudeurs », le mot revient à dix reprises notamment dans *L'Internationale viticole* : « La vigne mère nourricière / Est étouffée par les fraudeurs » et dans *La Marseillaise des Corbières* : « Que les fraudeurs et leurs complices / Soient tous cloués au pilori ». Mais les pouvoirs publics ont aussi leur part de responsabilité : « Los ministras son pas en pena / Elis d'engraissan a vista d'elh ! » écrit *La Marselhesa dels vinhairons* qui accuse le régime républicain : « La Republica nos penchena / Al ras del col amb un rastel ». *L'Internationale viticole* met en cause les parlementaires, les maires, les conseillers généraux : « Nos élus restent en arrière / Tandis qu'ils devraient être en tête de notre armée de travailleurs ». Une seule fois, la responsabilité du système économique est soulignée : « Pays du Midi de la France / Toi qui produis d'excellents vins / Faut-il que par la concurrence / Tes enfants meurent tous de faim » (*La grève de l'impôt*). De même, à aucun moment, les grands propriétaires, pourtant responsables d'après le député radical Lasserre de plantations abusives, ne sont rendus responsables de la crise. On notera enfin deux fortes allusions à l'attitude des Français du Nord : celle de *L'Internationale viticole*, « Les peuples du Nord de la France / Ne nous reconnaissent donc pas » (allusion aux betteraviers) et surtout celle de Baroncelli : « Franchimand a faci palo / paure pople dou Miejour. / A ta vido journadièro / Coustumiero / S'agarrisson, envejous » (Français aux visages pâles / pauvre peuple du Midi / A ton pain quotidien / Accoutumé / Ils s'attaquent envieux) **6**. Cette situation vient d'ailleurs couronner « Sièis cents an de démasclage » (six cents ans d'émasclation). Ici

la référence à la conquête de l'Occitanie et à la défaite de Muret est explicite.

La cause du malheur étant déterminée et l'adversaire désigné, il faut agir. C'est l'avis de la très grande majorité des auteurs et il faudrait ajouter : s'unir et agir. Pour les uns, il faut unir l'ensemble des vigneron sans autres précisions : « Et la victoire n'est promise / Qu'à l'union des gens de cœur » (*La vigneronne*). Pour d'autres, il s'agit de l'union de l'ancienne Septimanie : « Accourez de Carcassonne, / De Béziers et de Lézignan, / D'Argeliers, Nîmes, Perpignan, / Coursan, Montpellier et Narbonne ! » (*La Marseillaise des viticulteurs*). D'autres sont plus précis : « Or, viens, défile de ville en ville » (*Oui, Midi, bouge*) ou encore : « Eh bien, soulevons-nous en masse / Et ne payons plus nos impôts » (*La grève de l'impôt*).

D'autres vont plus loin, parlent haut et fort, s'exaltent : « Ce pain, si on nous le refuse, / Viticulteurs, nous le prendrons » (*La Marseillaise des vigneron*) ou encore : « Il n'est que temps de prendre la matraque ou le balai » (*La grève des vigneron contre l'impôt*) et : « Nous voulons bien demeurer sages / Durant le sursis accordé / Et jusqu'au 10 juin concédé / Mais, alors gare aux sabotages » (*La Marseillaise des Corbières*).

D'autres enfin en appellent aux armes : « Armatz vos vinhairons ! / Trapatz vostres fusilhs ! / E anatz engranar / Totis aquelhs sadolhs ! » (Aux armes, vigneron ! / Prenez vos fusils ! / Et allez balayer / Tous ces repus !). C'est *La Marselhesa dels vinhairons* qui énonce ces fortes paroles. Et c'est encore en langue d'oc que Baroncelli menace les hommes du Nord : « Franchimand a faci palo / Que regalo / La visto de nosti mau, / Vous faren passa pèr maio / La fruchaio, / Quauque jour que fara caud ! » (Français aux visages pâles / Que réjouit / La vue de nos maux, / Nous vous ferons passer à travers la maille / Les entrailles / Quelque jour où ça chauffera). Le même auteur félicite le Languedoc : « Qu'as ausa, vesènt toun dre, / Bandi contro éli lou glavi / Que lis àvi / Entarrèron à Muret » (Car tu as osé, fort de ton droit, / Brandir contre eux le glaive / Que les aïeux / Enterrèrent à Muret).

Seule *L'Internationale viticole* annonce la révolution : « La Révolution sociale / S'avance et n'en ayons pas peur ! / La nouvelle Internationale / Demain prêchera la terreur ! ». Emile Barthe, dans une *Marseillaise des vigneron* dont nous n'avons pu retrouver le texte intégral, annonce également : « Dans nos campagnes, dans nos villes - II faut au peuple souverain / Qui est près de crever de faim / Une révolution virile » 7. Il est clair ici que le substantif « révolution » est singulièrement affaibli par le qualificatif viril.

Peu de chansons évoquent la tragédie de Narbonne. *La Chanson sur le retour de M. Ferroul* fait exception à la règle : « Dé malhurs arribats / Penden toun escapado, / Dé gens an succoumbat / Per uno fusillado ».

Nous l'avons vu, la dimension politique n'est pas absente de ces textes. Bien souvent la République est au centre du débat. L'idée que l'on trouve exprimée à plusieurs reprises est que la République trahit les meilleurs de ses enfants mais que cela ne doit pas amener à la condamner : « La République notre mère, / Hélas ! ne pense plus à nous » (*L'Internationale viticole*) ou encore : « Nous chanterons le cœur à l'aise / Quand nous aurons de quoi manger / Et la République française / Sur le Midi pourra compter » (*La grève de l'impôt*). Certains vont plus loin encore et pour eux les révoltés défendent la République contre elle-même : « Saluons ces hommes énergiques / Qui grandissent la République / En défendant notre pauvre Humanité » (*Salut à Ferroul...*) tant il est vrai que la véritable République ne peut être une République répressive. C'est ce que dit Montéhus en s'adressant aux soldats du 17^e : « Vous auriez en tirant sur nous / Assassiné la République ».

La dimension occitane est également présente mais dans ces textes, comme de la plupart des écrits de cette période, le terme « Occitanie » n'est pas employé. Ces hommes se considèrent comme des méridionaux français : « Nous sommes les fils de la France » dit *L'Internationale viticole*. Mais dans *Hommage à Marcelin Albert*, il y a deux patries : le Midi et la France, ce qui est assez dire que la première se pense en référence à la seconde. Toutefois, à plusieurs reprises, le Midi est présenté comme la seule patrie (*La Marseillaise des viticulteurs, A Marcelin Albert..*).

Une mention particulière doit être faite à *Gloire au dix-septième* de Montéhus, le chant qui a eu la plus forte influence en Languedoc et en France. Ici, pas d'explication, pas de

référence à la crise viticole, à l'action des vigneron. Pour Montéhus, l'essentiel est l'attitude du 17^e qui met la crosse en l'air : « Légitim' était votre colère, / Le refus était un grand devoir, / On ne doit pas tuer ses père et mère / Pour les grands qui sont au pouvoir ». Dans ce chant, il y a reconstruction quelque peu abusive de l'événement c'est-à-dire de la mutinerie du 17^e et du massacre de Narbonne qui en est la cause. Montéhus conserve de l'événement le fait brut c'est-à-dire la crosse en l'air des soldats du 17^e. Par contre, il occulte complètement les morts de Narbonne. De plus, il introduit un élément fictif à savoir que la mutinerie aurait eu pour cause l'ordre de tirer sur les manifestants. Ainsi naît pour la France et pour l'Europe le mythe du 17^e.

Montéhus a choisi de mettre en évidence la mutinerie au détriment de la fusillade de Narbonne exécutée par d'autres soldats. Si l'on en croit les deux derniers vers de son chant, les soldats qui ont tiré à Narbonne auraient donc « assassiné la République » ce qui peut s'entendre de deux manières différentes : soit qu'ils auraient tué la République dans le cœur de nombreux Français, soit qu'ils auraient hâté l'avènement d'un régime autoritaire. Ainsi, en mettant en avant le fait que les soldats du 17^e n'ont pas tiré sur des civils et en occultant le fait que ceux du 139^e l'ont fait, on évite la dégradation de l'image de marque de la République dans l'opinion. On maintient dans le giron républicain (et aussi bien de la République sociale idéale que de la République bourgeoise et répressive bien réelle) ceux qui pourraient être tentés de s'en détourner. Mais, par ailleurs, et pour la première fois dans un conflit social, des soldats ont mis la crosse en l'air. Le fait est d'importance. Or l'utilisation de l'armée dans les conflits sociaux est alors un des fondements de l'attitude antimilitariste de la C.G.T. On comprend que *Gloire au dix-septième* ait connu une grande popularité chez les syndicalistes révolutionnaires et chez les socialistes de gauche. Ce fait renforce sa signification antimilitariste qui n'est en réalité qu'une des deux lectures possibles qu'on peut en faire **8**. Enfin, par l'occultation des morts de Narbonne et de la reddition des mutins, par l'exaltation du geste de révolte de ces mêmes mutins, Montéhus abolissait la défaite par le verbe et la transformait en victoire sur l'État, préfigurant en quelque sorte ce que réalisera plus tard au cinéma Eisenstein avec la mutinerie du Potemkine. On sait que Lénine, qui habitait Paris en 1911, aimait beaucoup écouter Montéhus et fredonnait lui-même l'air du 17^e. Dans l'entre-deux-guerres, en Languedoc dans les réunions communistes, on chantait bien plus souvent *Gloire au dix-septième* que *l'Internationale*.

En définitive, et au-delà du cas particulier que constitue le chant de Montéhus, la tonalité générale des chansons de 1907 peut se résumer ainsi : affirmation de la justesse de la lutte, unanimité sociale, faiblesse de la mise en cause des structures économiques ainsi que de la revendication occitane même si s'affirme une conscience « méridionale », force du sentiment républicain. Malgré parfois l'utilisation de l'air de *l'Internationale*, rien dans ces chants qui menace l'ordre social.

Quinze ans plus tard, en 1922, une grève très dure met aux prises ouvriers et propriétaires de Valros dans l'Hérault. Les ouvriers composent une *Chanson de solidarité* dont le 4^e couplet évoque 1907. Le ton a radicalement changé par rapport aux textes précédents et la lutte des classes a remplacé l'union des classes. Voici ce couplet : « Revenons aux heures tragiques / De l'année 1907 / Là nous avions toute la clique / En tête avec leur pain sec / En ce temps-là, nous marchions en frères / Car ensemble nous réclamions / Qu'on les sorte de la misère / Quel dommage pour ces cochons ! **9** » L'allusion aux promesses faites en 1907 par les propriétaires aux ouvriers pour que ceux-ci participent aux manifestations est ici implicite. Bien souvent les propriétaires avaient promis le vin aux ouvriers (en général 1 ou 2 litres par jour) mais les promesses n'avaient pas toujours été honorées. A l'origine de la grève de Valros, il y a une baisse de salaire décidée par les propriétaires et refusée par les ouvriers. Ceux-ci regrettent alors d'avoir aidé les propriétaires quinze ans plus tôt en manifestant.

La chanson souvenir

C'est à la fin des années 1960 que naît dans les pays d'oc la nouvelle chanson occitane

avec Marti, Patric et Mans de Breish. Cette chanson est fille de mai 1968. Les hommes jeunes qui en sont à l'origine veulent retrouver l'histoire de leur pays d'oc, une histoire qu'une mise en perspective parisienne et centraliste permet alors difficilement d'appréhender. Mais en même temps, ils entendent bien intervenir dans la vie sociale de leur époque **10**. Les grands moments de l'histoire occitane vont faire alors l'objet d'une réévaluation, d'une relecture. C'est le cas de l'année 1907 comme de la croisade des Albigeois. De cette période récente, plusieurs chansons émergent, notamment *Lengadòc Roge* de Marti (1970) et *Cecila* d'Y. Roqueta (Y. Rouquette), chanson écrite en 1974, chantée par Maria Rouanet en 1976.

Lengadòc Roge est une des premières chansons de Claude Marti, instituteur et chanteur carcassonnais né en 1940. C'est une chanson qui a connu une certaine notoriété en Languedoc. Nous pouvons ainsi résumer son propos : en 1907, les pauvres manifestaient, les soldats requis contre eux refusèrent de tirer et le gouvernement se vengea quelque temps plus tard par une guerre contre les Allemands ; dix ans après, en 1917, un soldat est enterré dans la froide terre du nord.

Par le titre ainsi que par les idées émises, l'auteur veut insérer 1907 dans la tradition rouge, dans la tradition de gauche de la région. Le premier élément à l'appui de cette thèse est donné par le second vers : « Los paures manifestavan ». Il est certain que l'on peut contester cette affirmation. Les pauvres en effet n'étaient pas seuls à manifester alors. Non seulement Albert déclare dans ses mémoires que les plus fortes résistances lui vinrent des ouvriers, mais les nombreuses photos des rassemblements nous montrent des foules très mêlées et pas particulièrement misérables. Nous savons par ailleurs que les grands propriétaires qui dirigeaient de nombreux comités de défense viticole étaient présents dans les défilés. En réalité, le mouvement de 1907 participe davantage de la tradition protestataire du Midi occitan que de la tradition rouge proprement dite. Le second élément de la démonstration est donné par la filiation qu'il y aurait entre 1907 et les mutineries de 1917. La quatrième strophe dit en effet : « Tu que voliàs pas morir / Entre flors desconegudas / T'an enterrat dins un lençol / De freda tèrra del Nòrd » L'allusion aux mutineries paraît toutefois fort discrète mais un texte, imprimé sur la pochette du disque où la chanson est enregistrée, explicite les choses dans ce sens : « En 1917, des soldats du 17^e, encore, se mutineront. On en fera fusiller « pour l'exemple ». Il semble que Marti s'appuie sur certaines traditions orales que nous connaissons mal et dont on peut se demander si elles sont significatives du comportement des anciens du 17^e pendant la guerre de 1914-1918. Mais ce qui est certain par contre c'est que le 17^e a été dissous bien avant 1914 et que ses anciens soldats, contrairement à une légende répandue, n'ont pas eu un nombre plus élevé de victimes que d'autres groupes de militaires **11**.

Une autre idée intéressante est avancée dans la deuxième strophe : « Governament te vengaràs / Amb una guèrra als Alemands ». Autrement dit, une des raisons de la Guerre de 1914 résiderait dans le désir du pouvoir de réduire la montée des revendications sociales et des manifestations d'indiscipline. Aussi surprenante que paraisse aujourd'hui cette thèse, il convient de remarquer qu'elle était couramment exprimée dans les milieux socialistes et syndicalistes français d'avant 1914. Le 30 avril 1905, dans un grand meeting aux Arènes de Béziers, Jaurès ne présentait-il pas la guerre comme « la suprême diversion à la Révolution sociale » **12** ?

Enfin, Marti reprend la thèse de Montéhus : « E volguèron pas tirar / Pòble e soldats èran fraires » dont on a vu plus haut qu'elle anticipait pour le moins sur l'événement tel qu'il s'était réellement passé.

Ainsi, *Lengadòc Roge* renforce le mythe du chant de Montéhus auquel elle ajoute deux éléments : le rôle exclusif des pauvres et la filiation entre mutinerie de 1907 et mutinerie de 1917.

Dans une autre chanson qui date également de 1970, Marti évoque 1907. Il s'agit de *Lo país que vol viure*. La perspective est ici différente. Au centre de ce texte, la protestation contre la crise qui provoque l'exode : « Vos vau parlar d'un país / Que vòl viure / Vos vau parlar d'un país / Que morís ». C'est l'occasion de rappeler le souvenir de ceux qui ont lutté pour le pays et pour sa liberté : « E Marcelin Albert / E la Comuna de Narbona / E los qu'an

tuats los Crosats ». La perspective est celle d'un Languedoc protestataire résistant à l'oppression d'où qu'elle vienne. C'est une lecture de l'histoire que l'on peut discuter mais qui a sa validité. Enfin, en 1975, dans *E tu, mon vilatge*, chanson faisant partie du feuilleton télévisé intitulé *Ces grappes de ma vigne* (d'après le roman de Gaston Baissette), Marti évoque une nouvelle fois Marcellin Albert. Il chante son village de vigneron et termine ainsi : « Se lo vin va mal / Sus nostra tèrra blanca / Marcelin tornarà ». Marcellin Albert est ainsi présenté comme le symbole de la protestation des vignerons contre les difficultés économiques, ce qui nous paraît assez juste.

La chanson d'Yves Rouquette, *Cecila*, aborde des thèmes différents. Elle évoque la mort de Cécile Bourrel, une des six victimes de l'armée à Narbonne le 20 juin 1907. Yves Rouquette, né en 1936 et professeur à Béziers, est à la fois poète, romancier, essayiste. Il a composé cette chanson en 1974 à la demande d'un groupe de chanteurs occitans *Los caminaires d'oc*. Le contexte social était alors celui d'une vigoureuse série d'actions des viticulteurs protestant contre les importations de vins italiens. Le gouvernement français avait décidé d'importantes opérations de distillation que la Communauté économique européenne refusait d'où la colère vigneronne. En mars 1974, l'action commença avec des barrages routiers et ferroviaires, des occupations de bâtiments administratifs.

Dans *Cecila*, l'auteur, s'inspirant étroitement de la réalité historique, nous rappelle que Cécile avait 20 ans, qu'elle venait de Cuxac et qu'elle traversait Narbonne sans participer aux manifestations faites par les Narbonnais pour protester contre l'arrestation de Ferroul. Elle a été tuée rue du Pont avec quatre autres personnes. C'est le type même de la victime innocente. Mais Yves Rouquette va au-delà du simple constat. Il met en cause le chef de l'exécutif, Clemenceau : « Calia de sang al tigre per matar vinhairons » ou encore : « Demandàvem de pan en 1907 / Es de plomb que donèron ».

De plus la dimension occitaniste est présente : « ... se levava nòstre pòple de muts », allusion transparente au silence des Occitans en tant que tels c'est-à-dire à l'absence de revendication de type « ethnique » ou « régionaliste ». Mais les événements rendent la parole aux muets : « Nosaus governem-nos / Disiàn al cementari los òmes en corroç ». On peut voir là une référence à la constitution d'une fédération des départements viticoles dans laquelle le gouvernement voyait un début de séparatisme ou à quelque parole de Ferroul dont les idées « régionalistes » étaient connues. Par contre, il est douteux que ces paroles aient été prononcées au cimetière. N'est-on pas plutôt en présence d'un raccourci de poète voulant exprimer par là que les morts de Narbonne ont hâté une prise de conscience occitane ou du moins régionale ?

Enfin, la liaison avec les événements contemporains de 1974 est faite : « E res non a cambiat dempuèi 1907 / Ni pel sang de Cecila, ni pels crits de Ferrol », c'est toujours le pouvoir de l'argent. On notera la référence à Ferroul, le leader de 1907 le plus engagé dans la voie d'une expression occitane de la protestation contre la crise et l'absence d'Albert qui représente pour l'auteur une certaine naïveté dans la protestation et le refus de dépasser le cadre français. La dernière strophe, écrite en référence directe aux événements de 1974 et notamment à l'union sacrée des viticulteurs qui s'ébauchait alors, stigmatise « los parla-plan ». Elle se termine par un appel non déguisé à l'action dans la tradition des chansons écrites en 1907 : « Al país d'Occitània, los òmes onte son ? » On peut ajouter que la réponse à cette interrogation n'a pas tardé à venir : en 1975, les actions des viticulteurs se sont intensifiées et le 4 mars 1976, c'était l'affrontement de Montredon.

Au-delà de l'exaltation commune de la révolte de 1907, C. Marti et Y. Rouquette présentent des faits une vision différente. Le premier s'efforce d'insérer 1907 dans une tradition politique de gauche tandis que le second y voit plutôt une manifestation de type populiste occitan.

D'autres chansons occitanes font référence à 1907 mais en général, il s'agit de fort brèves allusions. C'est le cas de Patric dans « *La prima es filha de l'ivern* » qui date de 1972.

Cependant en quelques années, la révolte des vignerons de 1907 est devenue dans la création occitane contemporaine un des hauts faits de l'histoire des pays d'oc. Alors que ce sont d'abord des auteurs languedociens qui, les premiers, ont popularisé ces événements,

d'autres venus d'ailleurs prennent la suite.

C'est le cas de Peire-Andreu Delbeau, chanteur-compositeur bordelais et d'ascendance gasconne médocaine par son père. Ce professeur né en 1946, présente, dans *Larzac 72*, un autre raccourci de l'Occitanie protestataire de Montségur au Larzac par le seul relais de la révolte du 17^e à Béziers : « A Bezièrs, quand se revoltèron / Los vinhairons desrasigats, / Èran tant dreits que se clinèron, / Que se clinèron los soldats... »

Ainsi, 1907 s'est en quelques années imposé dans la mythologie occitane comme un élément essentiel entre la Croisade et les luttes sociales d'aujourd'hui alors qu'au moment même des événements, Baroncelli apparaissait plutôt comme un précurseur même s'il ne faisait que reprendre des propos notoires de Ferroul ou d'Albert. Les auteurs d'aujourd'hui sont fiers de leur histoire occitane et exaltent le sacrifice de leurs martyrs. Au Panthéon de cette histoire, Cathares et soldats du 17^e remplacent Bayard ou Napoléon.

Si l'on établit une comparaison entre les chansons de 1907 et celles des années 1970, ce qui frappe c'est que le mythe s'est constitué essentiellement dans une perspective politique de gauche. En 1907, il s'agissait d'une gauche socialisante, républicaine et s'affirmant française. Dans les années 1970, il s'agit d'une gauche socialisante, occitaniste et volontiers populiste. Mais dans les deux cas, la tonalité dominante est toujours de gauche. Pourtant, la révolte de 1907 a été avant tout un mouvement interclassiste qui a entraîné, avec les petits propriétaires et bien souvent aussi les ouvriers, les grands propriétaires si bien placés dans les comités de défense viticole qu'ils prennent ensuite tout naturellement le contrôle de la Confédération générale des vignerons. Dans ces conditions, comment expliquer le fait que royalistes et autres conservateurs aient si peu participé à la « mythologisation » de 1907, abandonnant en fait celle-ci à la gauche socialisante ? Et l'on peut rapprocher cette attitude de la passivité du Félibrige et notamment de Frédéric Mistral lui-même. 14

Au-delà de raisons circonstanciées et malgré le fait que la droite de l'époque a soutenu le mouvement, il nous paraît que celui-ci comportait des éléments potentiellement dangereux pour les défenseurs de l'ordre à savoir la mise en mouvement des masses qui pouvaient échapper à tout contrôle et la révolte des soldats du 17^e. Baroncelli a eu beau confectionner un chant à l'albigéisme vengeur, c'est Montéhus qui l'emporte devant l'histoire et non lui car ses propres amis ne le soutiennent pas. L'échec du premier, malgré une intuition juste de la marginalisation de l'économie des pays d'oc, s'explique par le fait que le Félibrige ne rassemblait pas les forces vives de ces pays (ni bourgeoisie industrielle, ni ouvriers) 15. Le succès du second est à mettre au compte du ralliement massif à la République des couches populaires et en particulier des ouvriers ainsi que de la puissance des mouvements de revendication sociale.

Dans les années 1970, si le mythe de la fraude, omniprésent soixante ans plus tôt, a disparu, si celui du 17^e de Montéhus est encore vivace, d'autres ont fait leur apparition en liaison avec des préoccupations nouvelles. Les auteurs contemporains insistent volontiers sur des éléments de la révolte qui peuvent être considérés par les historiens comme mineurs ou marginaux. Ainsi, la chanson d'aujourd'hui modifie-t-elle la signification de l'événement dans un sens que l'historien peut quelquefois regretter. Mais le regret est-il de mise dans la mesure où historien et poète ne poursuivent pas le même but : si le premier s'efforce de comprendre le passé dans toute sa complexité, le second y recherche des thèmes propres à illustrer sa réflexion du moment sans avoir le même souci d'« équilibre ».

NOTES

1. Sur 1907, on se reportera à: F. Napo, *La révolte des vigneronns*, Privat, 1971 ; G. Bechtel, 1907, *La grande révolte du Midi*, Rober Laffont, 1976 ; J. R. Fontvieille, *Paure Miejour*, pauvre Midi, La révolte des vigneronns, Éditions de la Courtille, s.d. ; J. Sagnes, *Le Midi rouge. Mythe et réalité*, Anthropos, 1982.

2. Nous remercions pour les renseignements qu'ils nous ont fourni : Jean-Roger Fontvieille (Montpellier), Rémy Pech (Toulouse), Yves Rouquette (Béziers) et les membres du Centre international de documentation occitane (CIDO) de Béziers (M. Pic, Mme Molinier et Mme Zerby).

3. Sur la chanson française, on peut consulter : P. Brochon, *La chanson sociale de Béranger à Brassens*, Paris, 1961 ; C. Brunshwig, L. J. Calvet, J. C. Klein, *700 ans de chanson française*, Le Seuil, 1972 ; R. Brécy, *Florilège de la chanson révolutionnaire de 1789 au Front populaire*, Éditions Hier et Demain, 1978 et P. Saka, *La chanson française des origines à nos jours*, Nathan, 1980.

4. *La Vigneronne* a été publiée dans *Le Tocsin*, 21 avril 1907. *La grève des vigneronns contre l'impôt, Oui, Midi, bouge, La grève de l'impôt, Salut à Ferroul et au comité d'Argeliers* figurent dans J. R. Fontvieille op. cit., p. 35, 93 et 98, 96 et 125. *L'Internationale viticole* se trouve dans R. Brécy, op. cit., p. 189. Une copie de *La Marseillaise des Corbières* est déposée au CIDO à Béziers ainsi que la *Chanson sur le retour de M. Ferroul, de Montpellier et sur les victimes de Narbonne* que l'on trouve par ailleurs aux archives départementales de l'Aude, série 3 J 608 et qui nous a été transmise par R. Pech. Toutes les autres chansons ont été publiées par F. Napo, op. cit., p. 229 à 236.

5. J. Fournel, *Avec ceux d'Argeliers*, Éditions languedociennes, Montpellier, 1908.

6. Dans la traduction qu'il donne lui-même de son texte occitan, Baroncelli traduit « Franchimand » par « Hommes du Nord ». Nous avons préféré « Français » qui nous paraît plus exact.

7. Cité par J. R. Fontvieille, op. cit., p. 7.

8. Montéhus s'est visiblement inspiré du refrain du 9^e couplet de *L'Internationale viticole* parue avant la mutinerie du 17^e : « Les soldats sont nos frères, / Ils n'obéiront pas ! / Sur leurs père et mère, / Ils ne tireront pas ».

9. Arch. Dép. Hérault 194 M 38.

10. Sur la chanson occitane contemporaine, voir Y. Rouquette, *La nouvelle chanson occitane*, Privat, 1972 et A. Zerby-Cros, *Discographie occitane générale*, CIDO, Béziers, 1979. On peut également consulter les pages de J. M. Petit sur *Présence des lettres languedociennes* dans l'ouvrage collectif, sous la direction de G. Cholvy, *Histoire du Languedoc de 1900 à nos jours*, Privat, 1980.

11. Voir à ce sujet J. Maurin, *Armée-Guerre-Société-Soldats languedociens (1889-1919)*, Publications de la Sorbonne, 1982 qui rectifie l'erreur de F. Napo, op. cit.

12. *La Dépêche*, 1^{er} mai 1905.

13. On trouvera le texte de toutes les chansons occitanes au CIRDOC à Béziers.

14. Voir dans ce même volume l'article de M. L. Fabrie sur la position de F. Mistral à ce moment.

15. Cf. l'étude de P. Martel, « Félibres et Félibrige 1876-1947. Radioscopie d'une organisation » dans *Cahiers de Recherches du département des langues et cultures opprimées et minorisées*. Université de Paris VIII, avril 1984.

ANNEXES

LA VIGNERONNE

Air de *Charles VI*. Chant de guerre.

Jadis tout n'était qu'allégresse ;
Aux vigneron point de souci.
Hélas ! aujourd'hui, la tristesse
Règne partout en ce pays (bis).
On n'entend qu'un cri de colère,
Un cri de rage et de douleur (bis).

Refrain

Guerre aux bandits narguant notre misère
Et sans merci guerre aux fraudeurs,
Oui, guerre à mort aux exploiters,
Sans nulle merci guerre aux fraudeurs
Et guerre à mort aux exploiters,
Oui !

En vain on veut sécher nos larmes,
Nous berçant d'espoir mensonger ;
Les actes seuls donnent des armes
Quand la patrie est en danger (bis).
Tous au drapeau, fils de la terre,
Et poussons tous ce cri vengeur (bis).
C'est dans l'union qu'on aiguise
Les glaives qui font les vainqueurs,
Et la victoire n'est promise
Qu'à l'union des gens de cœur (bis).
Quand la bataille s'exaspère,
Il ne faut pas de déserteurs! (bis).

LA GRÈVE DE L'IMPÔT

Sur l'air de *l'Internationale*

Refrain

Pour la fin de la crise .
Donnons le coup d'assaut
Et votons tous en masse
La grève de l'impôt

Premier couplet

Pays du Midi de la France
Toi qui produis d'excellent vins
Faut-il que par la concurrence
Tes enfants meurent tous de faim,
Malgré tous nos cris de misère
Par nous si souvent répétés
Le Gouvernement qui nous gère
Ne fait rien pour nous soulager.

Deuxième couplet

Pour mettre fin à la famine..
Faut supprimer la fraude en grand,
Chez le commerce malhonnête
Et surtout chez le débitant.
Pour tous ces gens sans scrupule
Et qui ruinent tout un pays
La prison n'est pas assez dure
Pas de pitié, pas de merci.

Troisième couplet

Qu'on fasse une entente possible
Pour faire vendre nos produits
Sans quoi l'élan sera terrible
Dans tout le pays du Midi
Que le Nord fasse la betterave
Que le Midi fasse du vin
La Misère sera moins grande
Et tout le monde aura du pain.

Quatrième couplet

Et que faut-il que fasse un père
Quand l'enfant demande du pain
Faut-il dire dans la chaumière
Pauvres petits nous n'avons rien.
L'enfant pourtant se désespère
Papa, papa je veux du pain
Et alors que fera le père
Arrêté sur le grand chemin ?

Cinquième couplet

Nous savons tous que la famine
Est difficile à supporter
Et pourtant si le pain nous manque
Si nous n'avions de quoi manger
Nous sortirions de nos chaumières
Comme des loups affamés
Et malheur à qui sur la terre

Voudrait venir nous arrêter

Sixième couplet

Il ne nous reste qu'à vous dire
Qu'à nos maisons on est sans pain
Qu'allons-nous faire pauvres bougres
Pour nous, c'est de mourir de faim.
Eh bien, soulevons-nous en masse
Et ne payons plus nos impôts
Ceux qui mangent à notre place
Verront si nous sommes égaux.

Septième couplet

Il faut que dans toute la France
Nos cris d'appel soient entendus
Qu'on vérifie à notre délivrance
Que ce jour soit le bienvenu. ^
Nous chanterons le cœur à l'aise
Quand nous aurons de quoi manger
Et la République Française
Sur le Midi pourra compter.

Dernier refrain

Pour la lutte finale
Grève aux contributions
Et crions tous en masse
Vive leur Démission

Fait le 6 Juin 1907 Armand Monestier.

GLOIRE AU 17e

Refrain

Salut, salut à vous,
Braves soldats du dix-septième.
Salut, braves pioupious,
Chacun vous admire et vous aime.
Salut, salut à vous.
A votre geste magnifique,
Vous auriez, en tirant sur nous,
Assassiné la République.

Légitim' était votre colère.
Le refus était un grand devoir.
On ne doit pas tuer ses père et mère
Pour les grands qui sont au pouvoir.

Soldats, votre conscience est nette :
On n'se tue pas entre Français.
Refusant d'rougir vos baïonnettes,
Petits soldats, oui vous avez bien fait.

Comm' les autres, vous aimez la France,
J'en suis sûr, même vous l'aimez bien.
Mais sous votre pantalon garance,
Vous êtes restés des citoyens.

La patrie, c'est d'abord sa mère,
Cell' qui vous a donné le sein.
Il vaut mieux même aller aux galères
Que d'accepter d'être son assassin

Espérons qu'un jour viendra en France
Où la paix, la concorde régnera.
Ayons tous au cœur cette espérance
Que bientôt ce grand jour viendra.

Vous avez j'té la première graine
Dans le sillon d' l'humanité.
La récolte sera prochaine
Et ce jour-là vous serez tous fêtés.

Paroles : Montéhus.

Musique : Chantegrelet et P. Doubis.

LENGADÒC ROGE

Èra l'an 1907
Los paures manifestavan
E volguèron pas tirar
Pòble e soldats èran fraires

E volguèron pas tirar
Los soldats lengadocians
Governament te vengaràs
Amb una guerra als Alemands

Èra l'an 1907
Per Besièrs manifestavan
E volguèron pas tirar

Tu que voliás pas morir
Entre flors desconegudas
T'an enterrat dins un lençòl
De freda tèrra del Nòrd.

Aquel an 1917
T'escriviá ta maire
Tòrna lèu per la vinha.
Plori quand la regardi.

S'es poirida la flor roja
S'es poirida la flor
T'an enterrat dins un lençòl
Amargant de messòrgas
S'est poirida la flor roja.

Claude Marti

CECILA

Cecila aviás 20 ans, en 1907
Alavetz se levava
nòstre pòple de muts
Per Narbona passavas,
t'an tirat dessus.

Cecila èras a Narbona, en 1907
Quand ton pòple s'acampa
cossi èsser en lòc pus
De Cuxac arribavas,
t'an tirat dessus.

Es carrièra del Pont en 1907
Que de morre tombères
amb quatre companhons
Caliá de sang al tigre
per matar vinhairons.

Un ataüt de pèiras en 1907
Les Narbonés faguèron,
velhèron a l'entorn
Tres jorns òmes e femnas
e los enfants pichons.

Demandàvem de pan en 1907
Es de plomb que donèron.
Nosaus governem-nos
Disián al cementèri
los òmes en corroç.

E res non a cambiat dempuèi 1907
Ni pel sang de Cecila,
ni pels crits de Ferrol
Son d'autres que govèrnan
de son argent totjorn.

Ni pel sang de Cecila en 1907
Ni pels crits de Ferrol en 1907
Los parla-plan barjacan
e viram en redond
Al país d'Occitània,
los òmes onte son ?

Paroles : Yves Rouquette
Chanté par Marie Rouanet

¹ * Professeur émérite, Université de Perpignan. Article paru dans *La vigne et la civilisation du vin en pays languedocien et catalan*, Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Montpellier, 1984.